N° 1442. VENDREDI 24 MAI 1867 11me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50 — » » six mois 14 » » — » » un an 25 » »

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées *avant midi* le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

L'imprimerie et les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX seront prochainement transférés rue du Vieil-Abreuvoir, 25, (coin de la rue Nain).

Roubaix, 23 Mai 1867.

BULLETIN.

Les commentaires s'entrecroisent au sujet de la visite annoncée des grands souverains de l'Europe à l'Exposition de Paris. Le voyage du roi Guillaume 1er est surtout mis en question, et les ajournements successifs du départ de son fils pour Paris alimentent la controverse. Une version curieuse dont plusieurs journaux se sont faits l'écho, circule en ce moment. On avait dit que S. M. prussienne devait visiter notre capitale en même temps que le Czar qui aurait accepté avec empressement l'invitation de Napoléon III, dans l'espoir de se rencontrer à la Cour des Tuileries avec son oncle Guillaume. Aujourd'hui, prétend-on, ce serait la cour impériale elle-même qui, dans une pensée dont l'explication nous échappe, aurait désiré que les deux majestés ne fussent pas ses hôtes en même temps. Quoiqu'il en soit, l'arrivée de l'Empereur de Russie est prochaine, et les journaux prussiens continuent d'affirmer que S. M. Guillaume se mettra en route pour Paris, dans le courant de juin. Ils motivent le retard du voyage du Prince royal par une inflammation de la gorge.

On a dit que l'Empereur de Russie profiterait de sa visite à la cour des Tuileries pour chercher à s'entendre avec l'Empereur Napoléon sur la question d'Orient. Quelles que soient les vues ultérieures du gouvernement russe vis-à-vis de la Turquie, il est évident que ses préoccupations actuelles sont surtout de ce côté Une lettre de Constantinople annonce que le général Ignatieff, ambassadeur de Russie, a adressé un discours au sultan pour le féliciter de ses vues d'améliorations, pourvu qu'elles soient exécutées aux extrémités comme au centre de l'Empire.

« La Russie, a-t-il ajouté, ne poursuit aucun but intéressé, mais ses relations, sa religion, ses traditions et ses affinités de races lui inspirent de vives et ardentes sympathies pour le bonheur de ces populations. » L'*Armondia* croit pouvoir garantir que ces mots ont été textuellement prononcés.

L'Empereur d'Autriche a ouvert la session du Reichsrath par un discours emprunt des sentiments les plus conciliants et des idées les plus libérales. Voici le dernier paragraphe de ce document qui résume les aspirations de la nation et les résolutions de son souverain :

« Aujourd'hui que nous tendons à fonder une œuvre de paix et de concorde, jetons le voile de l'oubli sur un passé récent qui a fait à l'Empire de profondes blessures. Prenons en considération les enseignements qu'elles nous ont laissés, mais puisons dans un courage indomptable la force et la volonté de rendre à l'Empire le repos et la prospérité à l'intérieur, le prestige et la puissance à l'extérieur. »

L'exécution par Diaz de l'Empereur Maximilien après la prise de Queretaro, n'est heureusement pas confirmée. Un journal de Mobile, l'*Advertiser*, dit que les libéraux se sont emparés de la ville après une sanglante bataille où Miramon a été tué ; mais qu'ils ont recherché inutilement Maximilien dans les maisons de Queretaro. On suppose que le malheureux Empereur a réussi à fuir à l'aide d'un déguisement et à gagner le territoire américain où il trouvera protection et sécurité.

Les dépêches d'Orient mentionnent les excès épouvantables commis en Crète par les troupes turques. Dix-sept villages ont été livrés aux flammes, cent femmes ou enfants massacrés à Kusfi. Toutes les moissons ont été détruites.

J. REBOUX.

EXPOSITION UNIVERSELLE.

VI.

Le Temple de l'Instruction publique.

Au centre du palais, entouré d'instruments de travail, une sorte de petit temple à l'apparence singulière s'offre aux regards. On lui a donné le nom de Temple de l'instruction publique, et cette désignation venant de la foule, est aussi juste qu'exacte. On avait voulu, alors que l'on fait tant de généreux efforts pour fonder, assurer l'éducation nationale, prouver de la manière la plus évidente que, de la théorie, cette idée était passée à la pratique la plus large et la plus intelligente. Cette preuve est faite; il n'y a plus moyen de douter. Après avoir parcouru ce sanctuaire d'un nouveau genre, on est convaincu qu'en fait d'instruction, d'éducation, la France possède un arsenal inépuisable, incessamment ouvert à toutes les carrières, à toutes les professions.

Le fronton offre un aigle aux ailes déployées, modelé par M. Cana, élève de l'école de M. Levasseur ; à ses extrémités se trouvent deux griffons, œuvre de M. Seurette. Il surmonte la partie supérieure de l'entrée sur laquelle on a gravé cette inscription en stye lapidaire :

« Dans le pays du suffrage universel, tout le monde doit savoir lire et écrire.

Au-dessus de la porte d'entrée on lit ces mots : « Instruction publique. »

On sait donc qu'elle est la divinité tutélaire que l'on va saluer dans ce petit monument bien autrement utile et sérieux que la plupart de ceux que l'on a semés dans le parc. Là, point de musique, de spectacles, de divertissements vulgaires, n'apprenant rien, ne disant rien à l'âme, à l'esprit, au cœur, mais indiquant les sources précieuses du savoir.

La façade est, à elle seule, une préface pleine d'enseignement. Statues, bas-reliefs, inscriptions parlent le travail, donnent de sages, de patriotiques conseils.

A gauche, vous trouverez ces paroles de Napoléon III, prononcées à Bordeaux en 1852.

« Je veux conquérir à la religion, à la morale, à l'aisance, cette partie encore nombreuse de la population qui, au milieu d'un pays de foi et de croyance, connaît à peine les préceptes du Christ. »

Depuis quelques mois, grâce au dévouement des instituteurs, 13,000 nouveaux cours d'adultes ont été ouverts dans les communes de l'Empire. »

C'est au-dessus de ces encourageantes paroles qu'ont été placés deux bas-reliefs en ronde-bosse.

Celui-ci représente un professeur démontrant une question de géométrie à deux jeunes élèves; celui-là, une mère prévenante, attentive, dévouée, apprenant à lire à ses enfants. Il y a du sentiment dans la composition de ces deux groupes ; de la grâce et de l'énergie dans leur exécution. Ils me paraissent préférables à quelques-uns de ceux qui ont été accueillis cette année au palais des Champs-Élysées dans les galeries de la sculpture.

De chaque côté de la façade, un peu en avant se dressent sur de modestes piédestaux, des statues. Celle de droite, représentant le « vénérable J.-B. de La Salle, fondateur des écoles chrétiennes, » est l'œuvre de M. Charles Roussel, élève du frère Arcadius; celle de gauche, représentant Pestalozzi, a été exécutée par M. Gilbert, élève de M. Lequien fils. Le jeune artiste y a ajouté plusieurs détails intéressants. D'abord, les dates de la naissance et de la mort du célèbre instituteur de Zurich 1746-1827, puis ces paroles touchantes inscrites sur un feuillet : « Je vécus moi-même comme un mendiant pour enseigner à des mendiants à vivre comme des hommes ; » puis le titre d'un de ses principaux ouvrages *Léonard et Gertrude*. et celui d'un des chapitres de ce livre, « Comment Gertrude instruit ses enfants. »

Sur le mur, on a suspendu les nombreuses et remarquables aquarelles du peintre dessinateur Bonhommé, le véritable historien des mineurs, des forges et de la voie souterraine ; une collection bien précieuse des dessins exécutés de mémoire, d'après la méthode de M. Lecoq de Boisbandran ; les principales planches de la Flore ornementale de Ruprich-Robert.

On ne saurait trop s'arrêter devant cet assemblage d'enseignements salutaires. Pénétrons dans le temple, nous allons y trouver une foule d'intéressants souvenirs. Ce sont les bustes des hommes qui ont tant fait pour l'éducation, l'instruction de leurs semblables ; des instructions rappelant les missions scientifiques et artistiques les plus célèbres, les travaux des élèves qui suivent les cours de ces écoles sans nombre dont est constellé le sol de la France.

Je suis forcé de citer au hasard. Je trouve là, dans des vitrines, ou suspendus aux murailles. les modelages, les dessins, les productions en tous genres de ces intelligents travailleurs, aussi heureux qu'empressés de puiser aux sources ouvertes à leur bonne volonté, à leur désir de se frayer un chemin honorable dans la vie.

J'y vois d'abord les écoles de M. Levasseur, de Lequien, fils, du peintre Trouvé; l'école normale et spéciale de Cluny ; la Société de Mulhouse ; l'Ecole Impériale d'Arts et métiers ; l'Ecole centrale Lyonnaise; la colonie de Mettray ; la Société de Fénélon ; l'établissement de Saint-Nicolas, puis les travaux de la maison de Notre-Dame des Arts, cette institution fondée pour l'enseignement des femmes ; ceux des sociétés d'Orléans, d'Elbœuf, de Strasbourg ; l'Exposition collective des établissements dépendant de l'Institut des frères des Ecoles chrétiennes, etc., etc.

On peut affirmer que toutes les carrières ont leurs représentants dans cet étroit espace consacré à l'enseignement, dans notre pays, des classes populaires. L'instruction est offerte partout avec la même abondance, la même générosité. Les éléments des sciences, des arts, des industries, sont la propriété de tout citoyen français. Il est permis à tout le monde d'en faire usage, en tout temps, en tous lieux, à tout âge.

Pour la première fois, j'ai vu paraître dans cette grande lutte de l'intelligence et de l'émulation, des écoles spécialement consacrées à la marine. Il y a là des vitrines qui contiennent les travaux des pupilles de la marine, des élèves des Ecoles d'hydrographie, des écoles des mécaniciens de la flotte, etc., etc.

Rien de plus intéressant que l'examen des machines, des instrments, des dessins, des cahiers, construits, exécutés, écrits par ces enfants, ces jeunes gens, où à terre où dans les vaisseaux qui leur servent de collège. En même temps que leurs corps s'abituent aux rudes exercices de la mer, leurs jeunes esprits sont initiés aux connaissances élémentaires indispensables à la profession qu'ils ont embrassée.

A moins de rêver l'impossible, je ne sais ce que l'on peut imaginer pour augmenter les ressources que la France possède, pour l'instruction de ses enfants. La seule chose à faire c'est de les conserver précieusement, de les fortifier sans cesser d'exciter le zèle des familles. Les institutions existent, il est du devoir des parents de ne pas en écarter ceux dont ils ont mission de protéger la destinée. La notre est de faire comprendre à la génération qui s'élève, que le travail est une nécessité à laquelle personne ne saurait se soustraire, qu'il conduit à tout, et qu'il n'est permis à personne de dire que la société lui refuse les moyens d'assurer son existence, Le difficile problème posé depuis tant de siècles est, grâce à Dieu complètement résolu.

CH. D'ARGÈ.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 23 MAI 1867.

— 28 —

LES ROQUEVAIR

— XVII —

(*Suite. — Voir le* JOURNAL DE ROUBAIX *du 21 mai*).

— Le temps est mal choisi, monsieur ; le commerce de la librairie est presque nul. Nous sommes encombrés... Quel est le genre de l'ouvrage que vous proposez ?

— Ce sont des vers.

— Des vers, mon cher monsieur ! Mais la poésie est complètement tombée aujourd'hui. Editer des poésies ! on n'en vendrait pas cent exemplaires. Je crois les vôtres excellents ; mais si des vers ne sont pas signés Lamartine ou Victor Hugo, ils ne se vendent pas.

— Cependant, monsieur, dit timidement Paul, vous avez édité *les Réveries d'un solitaire*, et ce livre a obtenu un beau succès.

— J'en conviens, dit M. Fabry; l'auteur a reçu trois mille francs pour les deux premières éditions. Elles ont été enlevées en quinze jours. J'ai offert à l'auteur neuf mille francs de la propriété de l'ouvrage, et je lui offre pour un second volume le double de cette somme. J'ai fait là une heureuse rencontre, je l'avoue; mais généralement je n'édite pas ce genre d'ouvrage.

— Ainsi, monsieur, vous connaissez l'auteur des *Réveries d'un solitaire ?*

— Sans doute, puisque je traite avec lui directement. C'est un jeune homme déjà connu dans le monde littéraire par des bluettes, des vaudevilles, des drames. Il a débuté par là ; mais ces essais ne semblaient pas promettre un poète aussi remarquable : c'était fort médiocre.

— Et vous refusez absolument d'être mon éditeur ? Je ne serais pourtant pas exigeant. Vous avez offert à l'auteur des *Réveries* dix-huit mille francs d'un second volume ; je me contenterais, moi, du tiers de cette somme.

— Le tiers ! s'écria M. Fabry ; pardonnez-moi, monsieur, si je vous fais observer que vous n'entendez rien, absolument rien aux affaires de librairie. Comment, vous voulez que je vous paye un essai six mille francs ! et des vers, encore ! Si j'en offre dix-huit à M..., si je suis même disposé à aller jusqu'à vingt, c'est qu'il y a là un succès assuré, une réputation déjà faite. Tenez, voilà l'auteur des *Réveries d'un solitaire* qui arrive ; pardon si je ne puis vous donner plus de temps. Si vous vous essayez dans quelque autre genre, nous verrons ; je pourrai peut-être faire quelque chose avec vous. Mais la poésie, monsieur, croyez-moi, renoncez-y.

M. ... était un jeune homme dont la figure ne manquait pas d'intelligence. Mais dans tout l'ensemble du personnage, dans sa voix surtout, il y avait quelque chose de vulgaire qui ne permettait pas de supposer que son esprit s'élevât à de hautes conceptions ; et l'assurance avec laquelle ce jeune homme se présentait ressemblait fort à de l'effronterie.

— Eh bien, mon cher Fabry, dit-il, les deux premières éditions de mon livre sont épuisées ? Vous m'offrez neuf mille francs de la propriété de mon ouvrage. Vous comprenez que je ne puis me contenter de cela. Ensuite, je veux mettre mon nom à l'édition nouvelle, comme vous me l'avez conseillé.

Et se retournant pour arranger ses cheveux devant une glace, le jeune auteur aperçut Paul.

— Ah ! pardon, fit-il, je vois que vous vous êtes occupé avec monsieur.

— Pas le moins du monde, dit Fabry, regardant Paul d'un air qui semblait dire: Pourquoi êtes-vous encore là ?

— Que ma présence, dit Paul, ne vous empêche pas de continuer votre conversation, messieurs ; elle est pour moi d'un haut intérêt.

— Vraiment ? dit le jeune homme. Et pourrait-on savoir, monsieur, quelle espèce d'intérêt vous prenez à ce qui me concerne ?

— Rien de plus facile, monsieur. Je vois que vous avez une grande habitude de traiter avec les libraires, et je suis déterminé à en passer par les conditions que vous ferez accepter à M. Fabry.

— Ah ! monsieur est auteur ? (Il a une figure fanélique, celui-là, murmura tout bas le jeune homme.) Ainsi, continua-t-il d'une voix plus haute, vous voulez que mon traité vous serve de modèle ?

— Mais non, mais non, dit Fabry, pouvant à peine contenir son impatience et se sentant pressé du désir de prendre Paul par les épaules et de le conduire à la porte. Je vous assure, monsieur Blanchard, que je n'ai rien à traiter avec monsieur.

— Vous vous trompez, monsieur Fabry, dit Paul en souriant ; vous avez traité avec monsieur que voilà pour les deux premières éditions de mon ouvrage, mais il me semble juste que vous traitiez pour les éditions suivantes avec moi.

— Votre ouvrage ! s'écrièrent à la fois Fabry et Blanchard.

Le libraire jeta un regard sur ce jeune homme. Il le vit pâlir d'une manière effrayante ; la confusion éclatait dans tous ses traits. Aussi M. Fabry se retourna du côté de Paul et lui demanda avec beaucoup de politesse de s'expliquer.

— Avez-vous, lui dit Paul, le manuscrit des vers que vous venez de publier ?

— Oui, lui dit Fabry.

Et mettant la main sur une étagère, il en retira l'album perdu jadis à Fontenay-aux-Roses.

— Le voici, dit-il en le remettant à Paul.

— Comparez, monsieur Fabry, l'écriture de cet album et celle du manuscrit que je vous offre ; vous verrez qu'elle est identique ; et puis remarquez que mon nom, inscrit à la première page, a été effacé.

— Vous n'avez rien à répondre à l'accusation que monsieur porte contre vous, monsieur Blanchard ?

— Non, dit le jeune homme d'une voix étouffée. J'ai trouvé ces vers, je l'avoue ; j'en ai reconnu de suite le mérite. Je les ai gardés longtemps sans les montrer ; plus tard, ayant besoin d'argent, je les ai publiés, mais je n'y ai pas mis mon nom.

— Et c'est une délicatesse dont on doit vous savoir gré, dit Paul, qui souffrait de